

Jean-Pierre Goudaillier

Université Paris Descartes

 <https://orcid.org/0000-0001-5607-9123>

jeanpierregoudaill@yahoo.fr

Vocabulaire des amours illicites en argot parisien de la deuxième moitié du XIX^e siècle d'après Alfred Delvau

RÉSUMÉ

Dans la deuxième partie du XIX^e siècle la prostitution à Paris se concentre essentiellement dans le quartier Saint-Georges, plus précisément dans la partie appelée Breda-Street. Les dictionnaires d'argot et / ou de langue populaire de l'époque recensent un certain nombre de termes et d'expressions, plus particulièrement le *Dictionnaire de la langue verte* d'Alfred Delvau dans son édition de 1867. Même si le classement en différents argots proposé par l'auteur pose des problèmes (validité linguistique ?), il est possible d'utiliser ce dictionnaire comme point de départ d'une étude du vocabulaire de la prostitution des années 1850-1900, car certaines catégories proposées sont intéressantes. La presse des décennies de fin de siècle témoigne de l'utilisation de certains des termes notés par Alfred Delvau, tout comme le font des grands auteurs de la littérature, tels Gustave Flaubert, Victor Hugo et Émile Zola.

MOTS-CLÉS – Alfred Delvau, argot parisien, Bedra-Street, lexique, prostitution

The Vocabulary of Illicit Loves in Parisian Slang from the Second Half of the 19th Century According to Alfred Delvau

SUMMARY

During the late 19th century, prostitution was a prevalent issue in Paris and was mainly concentrated in the Saint-Georges district and the Breda-Street area. To understand the language and slang related to this topic, Alfred Delvau's *Dictionnaire de la langue verte*, published in 1867, offers a fascinating insight. The dictionary lists various terms and expressions used by prostitutes, their clients, and other individuals involved in the trade. The classification of these slangs is debatable, but they provide a starting point for studying the vocabulary of prostitution from the 1850s to 1900s. Some of the categories proposed in the dictionary are particularly intriguing, such as the different types of prostitutes or the locations where they worked. These categories not only are valuable for language



scholars, but they also have been found in literature from the time, including works of authors such as Gustave Flaubert, Victor Hugo, and Émile Zola. By studying this vocabulary, we can gain a deeper understanding of the culture and society of Paris during the late 19th century, as well as the role of prostitution in shaping it.

KEYWORDS – Alfred Delvau, Parisian slang, Breda-Street, lexicon, prostitution

Cet article a pour objectif de mettre en parallèle les termes, contenus dans l'édition de 1867 du *Dictionnaire de la langue verte* d'Alfred Delvau, se rapportant aux amours illicites dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et ce que l'on trouve dans la littérature de l'époque (utilisation de *frantext* et *retronews* (pour la presse), entre autres). L'analyse présentée, grâce à quelques exemples sélectionnés dans le corpus du dictionnaire d'Alfred Delvau et pour certains d'entre eux retrouvés dans d'autres dictionnaires, est à considérer dans le cadre d'un projet d'étude plus vaste consacrée à la prostitution au XIX^e siècle au travers de dictionnaires et d'écrits de toutes sortes, essentiellement littéraires, en langue académique, standard et populaire / argotique, ce afin de documenter les usages en vigueur. Par ailleurs, cet exposé tient à mettre en regard les appellations diverses des prostituées et certaines de leurs pratiques, ainsi que celles de leurs clients et/ou de leurs proxénètes, telles qu'elles ont été retenues par Alfred Delvau, mais aussi par d'autres rédacteurs de dictionnaires, parmi lesquels Lorédan Larchey Lucien Rigaud, Charles Virmaître.

À Paris au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, parmi les femmes aux mœurs légères qui se prostituent, on distingue les *grisettes*, les plus défavorisées, qui sont au bas de l'échelle, les *lionnes*, qui sont entretenues en règle générale par un seul homme riche et qui se situent au sommet de la pyramide, et les *lorettes*, que l'on peut classer entre les deux autres catégories et qui ont plusieurs 'amants', leurs *Arthurs* étant peu ou pas fortunés. « ... par leur métier, mais aussi leur frottement permanent aux élites et leur confrontation aux richesses urbaines » les jeunes ouvrières « risquent... de tomber sous la coupe de séducteurs sans scrupules » (Retaillaud, 2020 : 145). Elles œuvrent dans le quartier Saint-Georges¹ à proximité de l'église Notre-Dame-de-Lorette, d'où le surnom donné aux *lorettes*, principalement dans Bréda-Street et le lotissement de la Nouvelle Athènes².

La deuxième édition du *Dictionnaire de la langue verte – Argots parisiens comparés* datant de 1867 d'Alfred Delvau contient un nombre important de mots, voire de locutions ayant trait aux amours illicites dans la société parisienne de la deuxième moitié du XIX^e siècle. *Persiller* (racoler sur la voie publique), *aller voir*

¹ Situé dans l'actuel 9^e arrondissement de Paris.

² De ce fait elles sont parfois appelées *brédas*.

Moricaud (aller au dispensaire), *aller au trot* (reprendre son ‘travail’ de prostitution) sont des mots et expressions, que l’on relève dans le dictionnaire d’Alfred Delvau. Leur emploi par les drôlesses de Bréda-Street, les *grisettes*, les *lorettes*, les *gigolettes* et autres *gourgandines*, mais aussi par les bourgeoises et les bourgeois, les ouvriers, etc. est donc attesté et un certain nombre d’items mérite d’être étudié de manière détaillée. Même si le classement en différents argots proposé par Alfred Delvau pose de réels problèmes et peut être sujet à caution quant à sa validité linguistique³, il est possible de l’utiliser, car certaines catégories proposées s’avèrent intéressantes pour cette étude. Ainsi, il subdivise l’*argot du peuple* en *argot des : ouvriers, bourgeois, faubouriens, gens de lettres, artistes, bohèmes, voyous*, mais aussi en *argot des : filles (habituées du trottoir), petites dames ou de Bréda-Street, grisettes, lorettes*, entre autres. À en croire Alfred Delvau ce sont là autant de variétés d’argot, de sous-groupes, qui viendraient alimenter une sorte d’*argot commun* de l’époque.

Bréda-Street est décrite en ces termes : « Cythère parisienne, qui comprend non seulement la rue Bréda, mais toutes les rues avoisinantes, où s’est agglomérée depuis une vingtaine d’années une population féminine dont les mœurs laissent à désirer » (Delvau, 1867 : 59). Alfred Delvau considère que le langage spécial parlé dans ce quartier de Paris à la fin du XIX^e siècle est « formé de tous les argots parisiens qui sont venus se fondre et se transformer dans cette fournaise amoureuse » (Delvau, 1867 : 59). Gustave Flaubert mentionne *Breda-Street* dans *Madame Bovary* : « L’apothicaire, autrefois, se fût bien gardé d’une telle expression ; mais il donnait maintenant dans un genre folâtre et parisien qu’il trouvait du meilleur goût ; et, comme Madame Bovary, sa voisine, il interrogeait le clerc curieusement sur les mœurs de la capitale, même il parlait argot afin d’éblouir... les bourgeois, disant *turne, bazar, chicard, chicandard, breda-street*, et *je me la casse*, pour : je m’en vais » (Gustave Flaubert, 1857 : 129).

Le cadre, le lieu parisien de la prostitution, ayant été fixé, rappelé, il importe de présenter les appellations et pratiques des personnes se livrant à celle-ci. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle le substantif *putain* est le terme le plus communément utilisé pour désigner une prostituée. De 1850 à 1899 on relève 23 occurrences de *putain* dans la littérature (cf. *frantext*), 2760 occurrences dans la presse (cf. *retronews.fr*⁴), alors qu’aucune occurrence n’est constatée pour *bitumeuse* et *persilleuse* (cf. plus loin dans le texte pour ces deux appellations) dans la littérature et que ces mêmes termes apparaissent respectivement 4 et

³ Alfred Delvau précise d’ailleurs : « Chaque fois qu’il m’a été impossible de savoir à quel argot spécial appartenait une expression, je me suis abstenu de la ranger dans telle ou telle catégorie... » (Delvau, 1867 : XXVII).

⁴ RetroNews est une plateforme dont la mission est de donner un accès privé aux archives publiques de presse issues des collections de la Bibliothèque nationale de France. Elle permet d’explorer et de partager des pages de presse parues entre 1631 et 1966 (wikipedia).

19 fois dans la presse pour la même période du XIX^e siècle. Avec le sens de femme de mauvaise vie, *putain* existe déjà au début du XII^e siècle d'après le *tlfi*. L'ensemble des dictionnaires de langue argotique et/ou populaire du XIX^e, essentiellement dans la deuxième moitié de celui-ci, comportent une entrée *putain*⁵. Ce qui est le cas du dictionnaire d'Alfred Delvau : « PUTAIN, s.f. Femme qui vend l'amour – ou qui donne trop facilement. Argot du peuple » (Delvau, 1867 : 402). Précision : une *putain comme chausson* est particulièrement débauchée (*idem*)⁶. Gustave Flaubert nous donne son point de vue à propos de la *putain* : « Oui, et cent mille fois oui, j'aime mieux une *putain* qu'une *grisette*, parce que de tous les genres celui que j'ai le plus en horreur est le genre *grisette* » (Flaubert, 1839 : 43). Il n'est pas le seul écrivain du XIX^e siècle à utiliser le terme *putain*, puisque Victor Hugo et Émile Zola l'emploient : « Qui se ressemble s'assemble. Il aime son Élysée, où il n'y a pas un homme qui ne soit un escroc et une femme qui ne soit une *putain* » (Hugo, 1885 : 1232) / « un joli métier de garder la maison, pendant que ta *putain* de fille est là-haut, les jambes en l'air ! » (Zola, 1885 : 1332). Ce sont les termes autres que *putain*, mot générique, qu'il importe d'étudier, afin d'essayer de comprendre « Un foutu métier, éreintant, contraignant les femmes à se coller avec d'ignobles *michés* » (Adam, 1885 : 184).

Dans le dictionnaire d'Alfred Delvau comment sont désignées par un vocabulaire spécifique les pratiques 'amoureuses' illicites ? Qu'en est-il des actrices et acteurs de ces pratiques ? *Persiller*, synonyme de *raccrocher*, au sens de racoler, serait couramment utilisé dans l'argot des souteneurs de filles (Delvau, 1867 : 364), *aller au persil* et *travailler dans le persil* en étant des synonymes, tout comme *cueillir le persil*, *faucher le persil* (Delvau, 1867 : 187)⁷. « ... *persiller* pourrait bien venir de l'habitude qu'ont les filles d'exercer leur déplorable industrie dans les lieux déserts, dans les terrains vagues – où pousse le persil » (Delvau, 1867 : 364). L'emploi du verbe *persiller* est confirmé par Charles Virmaître qui y voit, quant à lui, une déformation de *persiller*, pêcher, hameçonner (Virmaître, 1889 : 82). Le substantif correspondant est *persilleuse* (Delvau, 1867 : 364) : « Les *persilleuses* appartiennent à toutes les catégories de femmes, elles se subdivisent à l'infini, chacune à sa spécialité, depuis la fille qui raccroche en équipage, jusqu'à la malheureuse qui traîne la savate et raccroche les poivrots dans les caboulots » (Virmaître, 1889 : 84).

Suivent (illustrations 1 et 2) des exemples d'utilisation de *persiller* et *persilleuse* dans la presse :

⁵ La 5^{ème} édition de 1798 du *Dictionnaire de l'Académie française* a une entrée *putain* : « Terme d'injure, qui se dit d'une fille ou d'une femme prostituée. C'est un terme malhonnête » (p. 2604). Voir aussi, entre autres, Virmaître, 1894 : 233.

⁶ Cf. aussi Rigaud, 1881 : 315.

⁷ Cf. aussi Larchey, 1865 : 245.

La prostitution, qui a toujours été cousine germaine de la flouterie, s'exerce aussi scandaleusement dans les villes d'eaux.

Un grand nombre de filles ont la spécialité de *faire* les stations balnéaires.

Elles commencent à *persiller* dans les trains de chemin de fer; il y en a même qui ne font qu'exploiter les « trains jaunes » qui emmènent chaque samedi de Paris, pour les ramener le lundi, les commerçants de la capitale dont les femmes sont aux bains de mer.

~ Ivresse manifeste. — Une bacchante échevelée, à la trogne rubiconde, frisant la cinquantaine, comptant de nombreux états de service dans la phalange des filles dites de joie, et bien connue de tous les mastroquets du quartier, avait tellement trinqué dans la journée, que, vers neuf heures du soir, elle chantait, en chancelant, quelques couplets bachiques dans la rue du Canal. Un attroupement considérable s'était formé autour de cette *persilleuse* avinée, dont la tenue débraillée et les excentricités excitaient l'hilarité de la foule, lorsque les sergents de ville intervinrent et l'invitèrent à les suivre au violon du Capitole, où elle a déjà fait de nombreuses stations.

Illustration 1 : *persiller*

Le Figaro, 26 juillet 1882, p. 4
(document gallica/bnf/RetroNews)

Illustration 2 : *persilleuse*

La Dépêche (Toulouse), 29 septembre 1886, p. 3
(document gallica/bnf/RetroNews)

Une autre appellation, à savoir *pierreuse*⁸, rappelle, elle aussi, le lieu d'exercice de celles qui se prostituent : « son nom lui vient de ce qu'elle exerce dans les lieux déserts, derrière des monceaux de démolition, etc. » (Delvau, 1867 : 370). En termes d'occurrences on en dénombre 6 dans la littérature et aucune dans la presse pour la période prise en considération. Voici un exemple d'utilisation du terme *pierreuse* dans la littérature du XIX^e siècle : « Hâve, de dix ans plus vieille, les paupières gonflées et sanglantes, de la boue sur sa robe, jusque dans ses cheveux, le désordre effaré d'une *pierreuse* qui sort d'une chasse de police, c'est Fanny » (Daudet, 1884 : 525). Gaston Esnault dans son *Dictionnaire des argots* (1965) attribue ce terme à l'argot de la police. Il le date de 1807 et précise qu'il s'agit d'une « prostituée, opérant parmi les matériaux des bâtiments en construction, notamment du Louvre en 1802 ». Alfred Delvau signale aussi l'existence de *gadoue* en tant que « Fille ou femme de mauvaise vie, – dans l'argot des faubouriens, sans pitié pour les ordures morales » (Delvau, 1867 : 215)⁹. Pour le *tlfi*, *gadoue*, terme populaire, vieilli désigne une « femme suspecte, salement mise, une prostituée de bas étage ». L'origine du sens de *persilleuse*, *pierreuse* et *gadoue* est similaire.

Autre terme, *toupie*, qu'Alfred Delvau présente ainsi : « Toupie, s. f. Fille ou femme de mauvaise vie, qui tourne au gré du premier venu, – dans l'argot du peuple, cruel pour les drôlesses, ses filles. Les voyous anglais emploient la même expression (*gig*) à propos des mêmes créatures » (Delvau, 1867 : 477). Pour le Trésor de la Langue Française, la *toupie* est une « personne de peu de volonté, qui subit les influences d'autrui et mène une vie dissolue » (*tlfi* consulté en mai 2022).

⁸ Jean-Paul Colin et Jean-Pierre Mével considèrent que la *pierreuse* est une « prostituée des bas étage » (Colin et Mével 1990 : 479). Ils retiennent comme datation 1807 (cf. Gaston Esnault, 1965).

⁹ Cf. aussi Larchey (1865 : 131).

D'autres désignations mettent plutôt en avant le rôle des filles auprès de leurs souteneurs ; il en est ainsi, par exemple, de *marmite* signifiant « dans l'argot des souteneurs, qui n'éprouvent aucune répugnance à se faire nourrir par les filles » (Delvau, 1867 : 301). Charles Virmaître utilise ce terme dans *Paris qui s'efface* : « ces dames les *marmites* quand elles étaient jeunes, *casseroles fêlées* quand elles étaient sur le déclin, *poêlons sans queue* quand elles étaient vieilles ne chômaient pas » (Virmaître, 1887 : 119). Les *marmites* sont classées par les proxénètes des plus performantes à celles qui rapportent le moins comme suit : *marmites de cuivre, de fonte, de carton, qui fuient, mauvaises marmites*¹⁰.

L'activité de racolage des *persilleuses* ou *pierreuses* est aussi désignée par *bitumer* ou *faire le bitume*, « raccrocher les passants, – dans l'argot des filles, habituées du trottoir » (Delvau, 1867 : 43)¹¹, mais aussi par *faire le boulevard, la rue, le trottoir*, ce que décrit en termes imagés Alfred Delvau : « se promener, en toilette provocante et en crinoline exagérée, sur les boulevards élégants, – dans l'argot de Breda-Street, qui est l'écurie d'où sortent chaque soir, vers quatre heures, de si jolis pur-sang, miss Arabella, miss Love, etc. » (Delvau, 1867 : 180). À propos de *faire le trottoir*, expression encore utilisée de nos jours¹², Charles Virmaître nous précise qu'« il n'est pas nécessaire pour faire le trottoir d'être sur le trottoir. Le trottoir est partout où la femme lève l'homme. Pendant l'Exposition de 1889, le trottoir de ces dames était le pont de l'Alma » (Virmaître, 1889 : 296). *Aller au trot*, dans l'argot des faubouriens, se dit d'une « fille en toilette de combat qui va « faire le boulevard » » (Delvau, 1867 : 8).

Plusieurs désignations 'techniques' sont précisées par Alfred Delvau à propos des divers types de filles rencontrés : « *Fille d'amour* : femme qui exerce par goût et qui n'appartient pas à la maison où elle exerce. *Fille en carte*¹³ : femme qui, avec l'autorisation de la préfecture de police, exerce chez elle ou dans une maison » (Delvau, 1867 : 192). La *fille en carte* est aussi appelée *fille à parties* ou *fille soumise*, la *fille insoumise* étant une « femme qui exerce en fraude, sans s'assujettir aux règlements et aux obligations de police, – une contrebandière galante » (Delvau, 1867 : 192). Surveillées par la police, les filles le sont aussi par les services sanitaires, d'où l'expression *aller voir Moricaud*, dont Alfred Delvau nous fournit l'explication : « aller au dispensaire, – dans l'argot des filles, qui disent cela depuis une vingtaine d'années, par allusion au nom de M. *Marécot*,

¹⁰ Voir à ce sujet Aimée Lucas, Vocabulaire indispensable pour comprendre le langage des souteneurs et des filles publiques, *Des dangers de la Prostitution*, 1841 : « Ces hommes [souteneurs] appellent ces maîtresses des marmites ; et si parmi elles il s'en trouve qui leur donnent un minime salaire, elles sont désignées sous le nom de marmites de carton. Les *marmites* sont taxées à une rente journalière de 2 à 5 fr » (Lucas, 1841).

¹¹ 1867 est la datation retenue par le *tlfi* qui reprend à son compte cette citation de Delvau.

¹² Cf. Colin et Mével, 1990 : 640, la prostituée étant appelée *femme de trottoir*.

¹³ L'appellation *fille en carte* est utilisée en 1863 par Jules de Goncourt dans son *Journal : mémoires de la vie littéraire*.

chargé de statuer sur le sort des visitées après le rapport du médecin visiteur, M. Denis » (Delvau, 1867 : 10). Dès lors, on comprend le synonyme *aller à Saint Denis*. Plus prosaïques on peut noter les expressions *princesse de l'asphalte* et *princesse du trottoir*, qu'Alfred Delvau attribue à l'argot des gens de lettres (Delvau, 1867 : 398). Euphémiquement *petite dame* serait employée dans l'argot du peuple¹⁴ pour une « fille ou femme, grande ou petite, qui, depuis plus ou moins de temps, a jeté son bonnet par-dessus les moulins¹⁵ et sa pudeur par-dessus son bonnet, et qui fait métier et marchandise de l'amour » (Delvau, 1867 : 366)¹⁶.

Le milieu de la prostitution a pour fondement un trio, celui des trois M, la *morue* (prostituée), le *micheton* (client) et le *maquereau* (proxénète), si l'on emploie des termes plus récents. Qu'en est-il du *micheton* ? D'après le *tlfi*, *miché* (aussi orthographié *michet*, d'où *micheton*) avec le sens d'« amant qui paie les faveurs d'une fille » est relevé dans un texte de Mérard de Saint-Just datant de 1764 : « On appelle miché Quiconque va de nuit et se glisse en cachette Chez les filles d'amour, Barbe, Rose ou Fanchonnette »¹⁷. Alfred Delvau nous présente ainsi le *miché* : « Homme quelconque, jeune ou vieux, laid ou beau, disposé à acheter ce qui ne devrait jamais se vendre, – dans l'argot des filles, qui emploient depuis longtemps cette expression » (Delvau, 1867 : 313), le *micheton* étant un « petit *miché*, homme à qui les marchandes d'amour font un rabais » (Delvau, 1867 : 314). Il existe en effet deux grandes catégories de *miché* : le *miché de carton*, qui est l'« amant de passage, qui n'offre que des gants de filoselle » et le *miché sérieux*, qui est le « protecteur, ou amant généreux qui offre une boîte entière de gants » (Delvau, 1867 : 314)¹⁸. Pour l'anecdote, il est à noter que les gants sont un moyen de paiement, réel ou fantasmé, d'où l'emploi du verbe *ganter*, « payer plus ou moins généreusement, – dans l'argot des filles », et des expressions *ganter 5½*, « n'être pas généreux », et *ganter 8 ½*, « avoir la main large et pleine » (Delvau, 1867 : 219). Quand le client ne se montre pas généreux, on dit de lui qu'il *gante* dans les numéros bas et les dames de petite vertu lui attribuent, par exemple, la côte trois *urges* selon une échelle comportant dix échelons : « le premier urge s'emploie à propos des *pignoufs* ; le dixième urge seulement à propos des grands seigneurs » (Delvau, 1867 : 492). Quand une fille est amoureuse d'un *miché*,

¹⁴ La catégorisation de certains vocables en argot du peuple par Alfred Delvau est particulièrement large et non opératoire dans le cas présent.

¹⁵ *Jeter son bonnet par-dessus les moulins* : « dire adieu à la pudeur, à l'innocence, et, par suite, au respect des honnêtes gens, et se lancer à cœur perdu dans la voie scabreuse des aventures amoureuses » (Delvau, 1867 : 263). À noter le ton moraliste employé ici, comme dans d'autres passages de son dictionnaire, par Alfred Delvau.

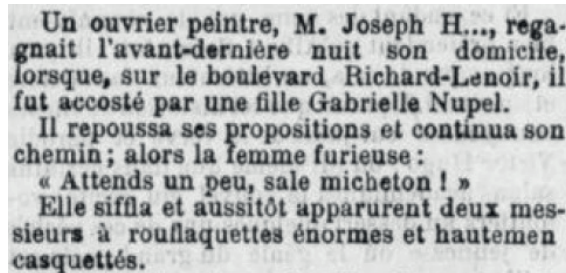
¹⁶ Lorédan Larchey retient l'expression *demoiselle du bitume* (Larchey, 1881 : 43). À signaler aussi le terme *gadoue*, peu usité, pour prostituée : « Des hommes travestis en femmes et quelles femmes ! en *gadoues*, en pierreuse, en putains de chemin de ronde ! » (Goncourt, 1890 : 1127).

¹⁷ Cf. aussi Larchey, 1865 : 206.

¹⁸ Le *miché sérieux* est aussi appelé *bobosse* (Delvau, 1864 : 44).

qu'elle n'exige rien que son amour et se passe de gants (de rémunération donc) on emploie l'expression *avoir un trait pour un miché*, un *trait* étant dans ce contexte un caprice amoureux (Delvau, 1867 : 480).

Pour ce qui est de la presse, *micheton* est employé, entre autres, dans l'édition du 3 juin 1894 du journal *Le Mot d'ordre* (cf. ci-dessous).



Un ouvrier peintre, M. Joseph H..., regagnait l'avant-dernière nuit son domicile, lorsque, sur le boulevard Richard-Lenoir, il fut accosté par une fille Gabrielle Nupel. Il repoussa ses propositions et continua son chemin ; alors la femme furieuse : « Attends un peu, sale micheton ! » Elle siffla et aussitôt apparurent deux messieurs à roulaquettes énormes et hautement casquettés.

Illustration 3 : *Micheton*¹⁹

Alfred Delvau propose par ailleurs dans son dictionnaire un ensemble de termes relatifs aux émotions liées aux amours tant licites qu'illicites. Un *chançard* (Delvau, 1867 : 84) est un homme heureux non seulement en affaires mais aussi en amour. *Aimer à crédit* (Delvau, 1867 : 8) c'est être l'amant de cœur d'une femme entretenue. Le *dardant* désigne, quant à lui, l'amour d'après Alfred Delvau, qui précise que le mot est essentiellement utilisé dans l'argot des voleurs (Delvau, 1867 : 128), la *daronne du dardant* désignant Vénus, la mère de l'amour (Delvau, 1867 : 129)²⁰. Tous ces termes, ainsi que les expressions qui ont pu en être tirées, sont désormais désuets, mais ils ont été bien ancrés dans leur époque.

Conclusion

Dans la deuxième partie du XIX^e siècle, la prostitution à Paris se concentre essentiellement dans le quartier Saint-Georges, plus précisément dans la partie appelée à l'époque Breda-Street. Les dictionnaires d'argot et / ou de langue populaire de l'époque recensent un certain nombre de termes et d'expressions, ce qui est le cas du *Dictionnaire de la langue verte* d'Alfred Delvau dans son édition de 1867. Même si le classement en différents argots proposé par l'auteur pose des problèmes (validité linguistique ?), il est possible d'utiliser ce dictionnaire comme point de départ d'une étude plus large du vocabulaire de la prostitution des années

¹⁹ *Le Mot d'ordre*, 3 juin 1894, p. 4, document gallica/bnf/RetroNews.

²⁰ Alfred Delvau relève *barbeau* pour désigner le proxénète : « Barbeau, s. m. Souteneur de filles, homme-poisson qui sait nager entre deux eaux, l'eau du vice et celle du vol » (Delvau, 1867 : 31).

1850-1900, car certaines catégories proposées sont cependant intéressantes. La presse des décennies de fin de siècle (*Le Figaro*, *La Dépêche* (Toulouse), *Le Mot d'Ordre*, entre autres) témoigne de l'utilisation de certains des termes notés par Alfred Delvau, tout comme le font de grands auteurs de la littérature française, tels Gustave Flaubert, Victor Hugo et Émile Zola.

Bibliographie

- ADAM, Paul (1885), *Chair molle*, Bruxelles, Blancart
- COLIN, Jean-Paul, MEVEL, Jean-Pierre (1990), *Dictionnaire de l'argot*, Paris, Larousse
- DAUDET, Alphonse (1884), *Sapho*, Paris, G. Charpentier et C^{ie}
- DE GONCOURT, Jules (1890) [édition 1959], *Journal : mémoires de la vie littéraire*, t. 3 : 1879-1890, 1^{ère} Paris, Fasquelle et Flammarion
- DELVAU, Alfred (1864), *Dictionnaire érotique moderne par un professeur de langue verte*, Free-town, Imprimerie de la Bibliomaniac Society
- DELVAU, Alfred (1867), *Dictionnaire de la langue verte – Argots parisiens comparés*, Deuxième édition Entièrement refondue et considérablement augmentée, Paris, E. Dentu
- DICTIONNAIRE DE L'ACADEMIE FRANÇAISE (1798), 5^{ème} édition, Paris
- FLAUBERT, Gustave (1839) [édition 1954], *Correspondance (1830-1839)*, Tome 1, Paris, L. Cornard
- FLAUBERT, Gustave (1857), *Madame Bovary*, Paris, Michel Lévy Frères
- HUGO, Victor (1885) [édition 1987], *Choses vues*, Paris, Laffont
- LARCHEY, Lorédan (1865), *Les excentricités du langage*, Paris, E. Dentu
- LARCHEY, Lorédan (1881), *Dictionnaire historique d'argot* (9^{ème} éd. de *Les excentricités du langage mis à la hauteur des révolutions du jour*), Paris, E. Dentu
- LUCAS, Aimée (1841), *Vocabulaire indispensable pour comprendre le langage des souteneurs et des filles publiques, Des dangers de la Prostitution*, Paris, Imprimerie de Moquet
- RETAILLAUD, Emmanuelle (2020), *La Parisienne. Histoire d'un mythe. Du siècle des Lumières à nos jours*, Paris, Seuil
- RIGAUD, Lucien (1881), *Dictionnaire d'argot moderne*, Paris, Paul Ollendorff
- VIRMAITRE, Charles (1887), *Paris qui s'efface*, Paris, A. Savine
- VIRMAITRE, Charles (1889), *Paris-Impur*, Paris, Dallou
- VIRMAITRE, Charles (1894), *Dictionnaire d'Argot fin-de-siècle*, Paris, A. Charles Libraire
- ZOLA, Émile (1885) [édition 1964, 1^{ère} éd. Paris, G. Charpentier et C^{ie}], *Germinal*, Paris, Gallimard

Jean-Pierre Goudaillier – professeur émérite de l'Université de Paris (Paris Descartes). Ses travaux de recherche actuels se situent pour l'essentiel dans les domaines lexicographique et argotologique et sont consacrés d'une part aux usages périphériques non normés des langues, plus particulièrement du français contemporain des cités (FCC), analysés dans le cadre d'une argotologie générale, d'autre part aux pratiques linguistiques des soldats de la 1^{ère} guerre mondiale. Il publie en 1997 à Paris la première édition de *Comment tu tchatches ! – Dictionnaire du Français Contemporain des Cités (FCC)* chez Maisonneuve & Larose (nouvelle édition augmentée parue en novembre 2019 : Maisonneuve & Larose / Hémisphères). De 1990 à 1999 il exerce les fonctions de Directeur de l'U.F.R. de Linguistique Générale et Appliquée de l'Université René Descartes de Paris et de 1999 à 2007 celles de Doyen de la Faculté des Sciences Humaines et Sociales – Sorbonne de l'Université Paris Descartes.